

## LES PEUPLES ÉTRANGES

## LES INDIENS COMANCHES

**B**ien que des races humaines sans nombre, et notamment des échantillons de toutes les populations européennes, habitent le continent américain, on n'y rencontre, cependant, que deux races de chevaux absolument distinctes : la race anglaise qui règne sans partage dans les pays peuplés d'Anglo-Américains comme les Etats-Unis, et la race andalouse qui se trouve reproduite en grande quantité et même à l'état sauvage dans toutes les contrées qui ont subi la domination espagnole. Cette présence de deux espèces chevalines différentes, apportées par les deux principales populations occupantes du sol américain, se comprend sans peine, quand on se rappelle qu'au moment où Christophe Colomb découvrit le Nouveau-Monde, il n'y trouva pas, et ses successeurs purent confirmer cette assertion, un seul cheval. On sut seulement, par la découverte d'ossements fossiles, que le nouveau continent n'avait pas été privé de ce précieux auxiliaire de l'homme ; mais, qu'il avait, on ne comprend pas bien par quelle cause, entièrement disparu de sa surface.

Les chevaux acclimatés en Amérique, et ici, c'est du cheval andalou que nous nous occupons, ne tardèrent pas à y trouver un sol qui convint à leur nature, ils se reproduisirent en si grand nombre qu'ils purent, en partie, revenir à l'état sauvage et que les habitants non civilisés des savanes de l'Amérique sont presque tous munis de montures. La conquête changea donc entièrement le genre de vie de ces peuples, et il est d'autant plus difficile de se figurer quelle pouvait être la vie des ancêtres de nos sauvages actuels, avant l'importation du cheval, que leurs descendants l'ont élevé à la hauteur d'un compagnon inseparable sur lequel repose toute leur existence.

L'Indien Comanche s'est fait une place d'élite au milieu des races d'Indiens très nombreuses dont l'équitation est devenue un besoin de tous les instants. S'il a des égaux parmi les Indiens des Pampas, les Gauchos de la Plata et les Llaveros de Vénézuela dans le Sud, dans deux ou trois tribus sauvages du Mexique et de la Californie ; si même dans la Prairie il rencontre un rival dans les Panni avec lesquels, peut-être parce qu'il est leur voisin, il est sans cesse en guerre ; il n'en peut pas moins être considéré comme le type du cavalier parfait et laisse bien loin derrière lui la plupart des autres peuplades indiennes de la Prairie : Pieds Noirs, Serbents, Osages, Sioux, etc.

Les Comanches sont nomades, mais le voisinage d'autres nomades et des pays organisés de l'Amérique circonscrit le territoire de leur parcours entre l'Arkansas et le cours du Rio-Grand. Habituel au cheval (qu'il appelle *mustang*, c'est-à-dire cheval de prairie), dès qu'il quitte le sein de sa mère, le Comanche s'exerce par un continual maniement, à ne jamais quitter le dos de sa monture. Quand nous disons le dos, c'est pour nous

conformer à l'idée générale qu'on se fait du cavalier, car l'Indien n'a pas d'habitude. Le cou, le flanc de sa monture lui sont bons. Il saute sur elle qu'elle soit bridée ou non, et se tient en équilibre dans les postures les plus invraisemblables, sachant la diriger même sans le secours des rênes et ne quittant jamais un galop érdiable. Cet amour du cheval a rendu le Comanche impropre à tout travail. C'est aux femmes qu'il abandonne les moindres détails du ménage comme les plus pénibles. La culture elle-même (car, quoique nomade, en général, il est plusieurs des tribus comanches qui ont de véritables villages), la culture elle-même est entièrement abandonnée aux femmes. C'est elles qui cultivent quelques plantes locales auxquelles s'ajoutent le maïs, les melons et plusieurs autres cucurbitacées. Du reste, si le cavalier Comanche reste absolument inactif, sauf quand il est à cheval, les femmes sont aidées dans leurs travaux souvent rudes par des esclaves, car nos Indiens ont des esclaves qui ne sont pas des nègres vendus, mais des ennemis

les Boschimen africain vis-à-vis de l'autruche. Il prend la peau d'un bison et se cache dessous, après avoir eu soin d'attacher son cheval à peu de distance. Arrivent les bisons qui viennent flairer un camarade mort, mais avant qu'ils aient pu approcher il leur décoche ses traits et en tue le plus possible. Telle était, d'ailleurs, l'ancienne chasse aux bisons chez ce peuple. La possession du cheval vient lui donner une nouvelle certitude, car, si les bêtes sauvages sont manquées ou seulement blessées, si elles cherchent à s'élançer sur lui, notre Comanche se relève alors, laisse sa peau et court à son cheval avec lequel il recommence la chasse avec plus de chance. Pris entre les rangs des bêtes furieuses avant d'avoir pu rejoindre sa monture, il ne craint pas de sauter sur le dos d'un de ses ennemis avec l'agilité que l'habitude de l'équitation lui a donnée et de gagner ainsi le large à travers la Prairie, dans la direction de son cheval.

Plus ordinairement, au lieu d'une chasse individuelle qui offre toujours quelques dangers et reste souvent moins productive, c'est par troupes que chassent les Comanches, et de deux façons différentes. Dans la première, les cavaliers, une fois les bisons signalés, les gagnent de vitesse à distance, et, formant ainsi autour de leur troupeau un vaste cercle, ils le referment de plus en plus ; quand ils voient qu'ils vont être pris, les taureaux sauvages s'élancent sur les lances des chasseurs et tombent baignés dans leur sang. Certains échappent, d'autres désarment leurs adversaires ; c'est l'image de la mort et il n'est pas rare de voir quelque Indien succomber dans ces luttes, bien que, grâce à cette agilité dont nous parlions tout à l'heure, faute d'avoir leur cheval, s'il tombe éventré, les cavaliers n'hésitent jamais à bondir ou en croupo de quelque camarade ou sur le dos même des bisons.

Le second moyen de chasse employé tient plus de la ruse que de la guerre. On fabrique avec la boute des bisons des sortes d'effigies, de mannequins qui, tant bien que mal, peuvent figurer des hommes, et on les place des deux côtés d'une plaine dans laquelle on a remarqué un de ces fossés ou ravins assez profonds pour que des bêtes du poids d'un bison ne puissent en remonter, et même y trouver la mort. Ceci fait, les cavaliers indiens harcèlent le troupeau des bisons et le conduisent dans la direction de la *barranca*, c'est ainsi qu'on appelle dans le pays ces excavations.

Croyant voir des hommes à droite et à gauche, en sentant derrière eux, les bêtes sauvages courrent avançant vers le côté qui leur paraît libre, et comme les deux lignes de comparses se rapprochent en forme d'entonnoir, elles finissent par se jeter dans le précipice, où la plupart se brisent.

Par des massacres de ce genre, les Indiens Comanches ne cessent de diminuer la race des bisons. Le savent-ils ? Sans doute, mais leur insouciance ne voit que le présent et s'inquiète peu de l'avenir. Un jour viendra peut-être où ils auront, en partie, exterminé leur gibier favori, où même l'animal sauvage sera ignoré sous ces latitudes. Déjà une partie de ces animaux a traversé les Montagnes Rocheuses et s'est installée à l'Ouest. Au Nord, on n'en trouve pas au-dessus d'un lac connu sous le nom de lac de l'Esclave, et il y a peu d'années, ils ne dépassaient pas,



Indiens Comanches chassant le bison.—Voir page 365, col. 3).